



La Parabole des Masques et de la Lumière

Il y avait un homme qui portait des masques. Des dizaines. Des centaines peut-être. Il en avait un pour chaque blessure qu'il n'avait jamais osé regarder.

Le masque du « tout va bien ». Le masque du « je suis fort ». Le masque du « je ne ressens plus rien ». Le masque du « je ne mérite pas mieux ». Et celui, le plus lourd, du « **je ne serai jamais aimé comme je suis** ».

Ces masques n'étaient pas en bois. Ils étaient faits de **douleur séchée**, de **silences accumulés**, de **larmes retenues**.

Ils collaient à sa peau comme une seconde chair.

Un soir, alors qu'il marchait seul à l'aurée d'un bois, face au château qu'il s'était forgé, le cœur serré, quelque chose changea dans l'air. Le vent se fit doux. Le silence devint vivant. Et une lumière blanche, presque maternelle, se posa devant lui.

Dans cette lumière, une femme apparut. Pas une femme ordinaire. Une femme vêtue de douceur. Une femme dont le regard portait une paix que le monde ne sait pas donner. Une femme dont la présence ne jugeait rien, ne forçait rien, ne demandait rien.

Il comprit sans comprendre : **c'était la Vierge Marie**.

Elle s'approcha. Pas pour l'impressionner. Pas pour le corriger. Mais pour le regarder comme on regarde un enfant qui a trop souffert.

Elle dit simplement : — « Tu dois être fatigué, mon enfant. »

L'homme voulut répondre avec un masque. Mais aucun ne convenait. Alors il resta immobile, tremblant.

Marie leva la main. Elle toucha le masque le plus ancien — celui qu'il portait depuis l'enfance. Le masque se fissura. Juste un peu. Mais ce minuscule craquement fit trembler tout son corps.

Il recula, paniqué. — « Non... si je les enlève, on verra tout ce que j'ai vécu. On verra mes failles. On verra mes erreurs. On verra mes blessures. On verra que je ne suis pas celui que j'ai prétendu être.

Marie répondit avec une douceur qui guérissait rien qu'en l'entendant : — « Mon enfant... Guérir, ce n'est pas cacher ce qui t'a blessé. C'est le regarder avec amour. C'est te pardonner de n'avoir pas su faire mieux. C'est pardonner à ceux qui t'ont blessé parce qu'ils étaient eux-mêmes blessés. C'est laisser tomber les masques qui t'étouffent. Un par un. Sans te presser. Sans te juger. Sans te condamner. »

Une larme coula sous le masque. Elle brûlait. Elle ouvrait une brèche.

Alors, avec des mains tremblantes, il retira le premier masque. Puis un autre. Puis un autre encore.

Chaque masque tombait au sol avec le bruit d'un passé qu'on libère. Certains se brisaient comme du verre. D'autres se dissolvaient comme de la poussière. D'autres encore restaient entiers, mais il n'en avait plus besoin.

Quand il arriva au dernier masque — celui de la honte — il hésita. Il avait peur que son vrai visage soit trop abîmé pour être aimé.

Marie posa sa main sur son cœur : — « Ce visage-là est le seul que Dieu connaît. Le seul qu'Il aime. Le seul qui peut être heureux. Le seul qui peut vivre. Le seul qui peut pardonner. Le seul qui peut être libre. »

Alors il retira le dernier masque. Et il pleura. Longtemps. Comme si chaque larme lavait une année de douleur.

Quand il releva la tête, Marie souriait. — « Tu vois... Guérir, ce n'est pas devenir quelqu'un d'autre. C'est redevenir toi. Sans les masques. Sans les chaînes. Sans les ombres. Libre. Et vivant. »

La lumière s'effaça doucement. Mais la paix resta.

Et derrière lui, les masques demeurèrent sur le sol, comme des blessures qu'on n'a plus besoin de porter.

Prière du Visage Retrouvé

Sainte Marie, Mère de Lumière, Toi qui regardes sans juger, Toi qui vois au-delà des masques et des blessures, Pose ton regard sur mon cœur encore couvert d'ombres.

Je t'offre mes peurs, mes regrets, mes silences, Tout ce que j'ai caché pour ne pas souffrir. Je t'offre les masques que j'ai portés pour survivre, Et les murs que j'ai bâtis pour ne pas être vu.

Apprends-moi à me pardonner, À aimer ce que je croyais indigne, À reconnaître la beauté que Dieu a mise en moi Et que la douleur avait voilée.

Fais tomber, une à une, les fausses images, Les rôles, les armures, les illusions. Que ton regard me traverse comme une lumière douce, Et qu'il révèle le visage que le Père connaît depuis toujours.

Alors, dans le silence, je pleurerai — Non plus de honte, mais de joie. Car je serai libre. Libre d'aimer, libre de vivre, libre d'être vrai.

Et toi, Marie, Mère de confiance, Reste près de moi quand je tremble, Reste près de moi quand je m'ouvre, Reste près de moi quand je redeviens moi.

Au doux nom de ton fils Jésus + Amen.

